

## LE TAUREAU DE PHALARIS

Depuis mon adolescence<sup>1</sup>, je demande à la philosophie d'être pour moi une école de bonheur, un eudémonisme. Je n'ai jamais eu le goût de la connaissance spéculative, et je ne lis les maîtres qu'afin d'y trouver des leçons que je puisse appliquer dans ma vie de tous les jours. J'attends de la philosophie qu'elle soit semblable au népenthès, cette substance qu'Hélène (la belle Hélène de Homère et d'Offenbach) rapporta d'Asie et qui, mêlée au vin, chasse la tristesse. Si elle est inapte à me délivrer de mes angoisses, à me cuirasser contre les chagrins, la sagesse n'est qu'une imposture ou, du moins, une jonglerie de concepts sans contact avec le réel, et cela ne m'intéresse pas. Je ne suis pas un philosophe universitaire, je suis un amateur, un dilettante, et seule est capable de me charmer une sagesse telle que la définit Sénèque, dans la XXe de ses *Lettres à Lucilius*: « La philosophie enseigne à agir, non à parler », *facere docet philosophia, non dicere*.

Ce souci du verbe incarné explique la prédilection que j'ai pour les moralistes romains, stoïciens d'abord (Sénèque, Marc Aurèle), mais aussi épicuriens (Horace, Lucrèce), qui, les uns et les autres, ont toujours les pieds sur la terre, contrairement aux Grecs, Platon et Aristote en particulier, qui se perdent volontiers dans les nuages, dans la Cité des Coucous que raille Aristophane. Je ne me berce pas pour autant de chimères sur leur efficace. Je pratique avec assiduité ces grands ancêtres, je leur témoigne estime et amitié, mais je ne sur fais pas leur emprise sur mon âme, ni le soutien qu'ils sont aptes à m'apporter dans les douleurs de la vie, Je n'accorde pas un tel crédit à la raison pratique. La tentation des stoïciens pour employer la raison, ce privilège de l'homme, à la délivrance des maux, est admirable, mais non probante. Epicure affirmant que, même placé dans le taureau de cuivre incandescent où Phalaris, tyran d'Agrigente, suppliciait ses victimes, le sage dira: « Que ceci est agréable! que j'en suis peu ému! », *Quam suave est! quam non euro!*, m'épate sans me convaincre. Un jour (c'était pendant les derniers feux de la guerre d'Algérie), Montherlant, qui était comme moi un cinglé de la *res romana*, après m'avoir écrit quelques conseils pour m'aider à supporter sereinement le service militaire, conçut sa lettre par cette restrictive *cauda*: « Je m'excuse, mais je vous envoie une *consolatio* du genre de celles de nos maîtres, c'est-à-dire que c'est du pipi de chat! » C'était drôle, et bien vu, hélas. L'éthique stoïcienne, qui est le développement le plus parfait de la raison pratique, naguère la cote parmi les modernes. « Il faut acquérir soit la raison, soit une corde pour se pendre », disait Antisthène. Nous ne croyons plus aujourd'hui que la raison soit le meilleur remède contre la corde. Schopenhauer - ce dieu de mon adolescence - qui n'est pourtant suspect ni

d'hostilité à la philosophie gréco-romaine ni d'indulgence pour le judéo-christianisme, juge illusoire les prétentions du stoïcisme à délivrer l'homme de la souffrance, et au sage stoïcien qui n'est, selon lui, «qu'un mannequin inerte et raide», il oppose «le Christ sauveur, figure idéale, débordante de vie, d'une si large vérité poétique et d'une si haute signification».

Est-ce Jérusalem contre Athènes? La liberté contre la loi morale? La révolte des prophètes contre le fatalisme de ceux de Nietzsche, reprenant à son compte les griefs de Schopenhauer, appelle ironiquement « les toréadors de la vertu»? Oui, c'est bien de cela qu'il s'agit, et cet autre éveilleur que fut pour moi Chestov dit, dans *Athènes et Jérusalem*, son mépris pour «une métaphysique qui console et ordonne l'existence». Selon lui, l'objet de la philosophie n'est pas de nous rassurer, mais de nous inquiéter; il est de nous apprendre à vivre dans l'inconnu, de nous introduire dans l'univers du terrible. Si Chestov n'a pas un seul mot contre le matérialisme que, écrit-il dans *le Pouvoir des clefs*, «personne n'a jamais réfuté», il ne cesse en revanche de lutter contre les « ennuyeux consolateurs » qui, ayant éloigné le spectre de la foi et passé Dieu au ripolin, s'abandonnent aux bras rassurants de l'éthique et de la raison. Socrate, Hegel, Tolstoï - ces belles âmes idéalistes - sont ses ennemis intimes qu'il pourfend avec fougue et auxquels il oppose les grands aventuriers tragiques : Pascal, Kierkegaard, Dostoïevski, Nietzsche.

Dans son article *Memento mari*, qui contribua d'importance à faire connaître Husserl à Paris, Chestov, tirant la langue à la logique du « deux et deux font quatre » et crachant, avec Ivan Karamazov, sur « l'harmonie universelle» chère à Platon et à tous les petits Platons qui courent les rues, écrit: « La sagesse, c'est-à-dire une longue barbe blanche, un front immense, des yeux profondément enfouis sous des sourcils touffus, et, comme couronnement, le geste bénisseur: tout dans cette image de piété antique respire le mensonge de l'impuissance soigneusement masquée. Et, comme tout mensonge, cette image nous irrite et nous écœure. »

Les prétentions eudémonistes de la philosophie gréco-latine sont-elles le népenthès d'Hélène ou le pipi de chat de Montherlant? Nietzsche et Chestov penchent, semble-t-il, du côté du pipi de chat, et la vérité avec eux: qu'elles soient physiques ou morales, les souffrances se montrent volontiers rebelles aux consolations de la sagesse. Le désespoir ne se laisse pas si aisément persuader. Solon pleure la mort de ses enfants. Un philosophe le gronde, et lui représente que cela ne sert à rien. Alors Solon de répondre: « C'est précisément parce que cela ne sert à rien que je pleure.» Il ne faudrait toutefois pas en conclure trop vite à un échec des philosophes. L'enseignement d'Epicure et des stoïciens romains a corroboré Montherlant dans sa décision de se tuer. La philosophie ne nous aide pas toujours à vivre. Elle nous aide parfois à mourir.

Pour ma part, entre Athènes et Jérusalem, entre *l'amor fati* et la révolte contre le ciel, je n'ai pas envie de choisir. Je réclame le droit d'aimer Sénèque

et Chestov. Je me sens chez moi autant parmi les ruines du Forum qu'au jardin des Oliviers. C'est avec innocence que je me livre à mes contradictions, et avec désinvolture que je fais mon miel de mes antinomiques enthousiasmes. La vie ne me captive que si elle est une vérité multiple, un tourbillon avoué de passions inconciliables.

C'est pour tenter de mettre de l'ordre dans ce chaos que j'ai voulu écrire un dictionnaire. J'ai toujours aimé les dictionnaires : qu'il s'agisse du Littré, qui est à mon chevet, ou du Gaffiot, ou du *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d'Ernout et Meillet, ou du *Dictionnaire universel* de Bouillet, ou du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio, ou du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, je suis très friand de ce genre littéraire particulier. Il était naturel qu'après avoir si longtemps pratiqué les dictionnaires des autres, j'eusse le désir de constituer le mien. Le voici.

Je l'ai intitulé *le Taureau de Phalaris* en hommage à Epicure. Certes, je l'ai noté ci-devant, je crains que soumis à la torture dans le taureau d'airain du tyran d'Agrigente ou dans la cave de quelque police politique d'aujourd'hui, je ne fasse preuve d'un manque total de sérénité, et qu'en une aussi horrible circonstance la sagesse du monde ne me soulagerait d'aucune façon. Néanmoins, le taureau de Phalaris n'est pas seulement une école d'impassibilité; il est aussi une école de courage. L'impassibilité, je n'en suis sans doute pas capable; en revanche, le courage est une vertu que peut-être je possède ou que, si je ne l'ai pas encore, je puis tenter d'acquérir. Epicure et le Christ, le Bouddha et Nietzsche nous enseignent, chacun à sa façon, que la formule de notre grandeur n'est pas *Sum*, mais *Sursum* ; que «l'homme est quelque chose qui doit être surmonté». Telle est la leçon de l'Evangile; et telle est la leçon de Lucrèce; et telle est la leçon de Byron. *Sursum corda!* «Elevons nos cœurs!» tous les gens que j'aime, tous ceux qui m'ont enfanté à la vie de l'esprit, pensent semblablement sur ce point; tous, ils ont, dans leur âme ou dans leur corps, été soumis à l'épreuve du taureau de Phalaris, qui n'est que la figure métaphorique de notre existence. Fortifié par leur exemple, c'est avec humilité que j'ose donner à mon ouvrage ce titre tant orgueilleux.

Gabriel Matzneff

1. C'est en mars que paraîtra à La Table Ronde *le Taureau de Phalaris*, un dictionnaire philosophique auquel Gabriel Matzneff travaille depuis de nombreuses années. Nous en publions ici, en avant-première, la préface.